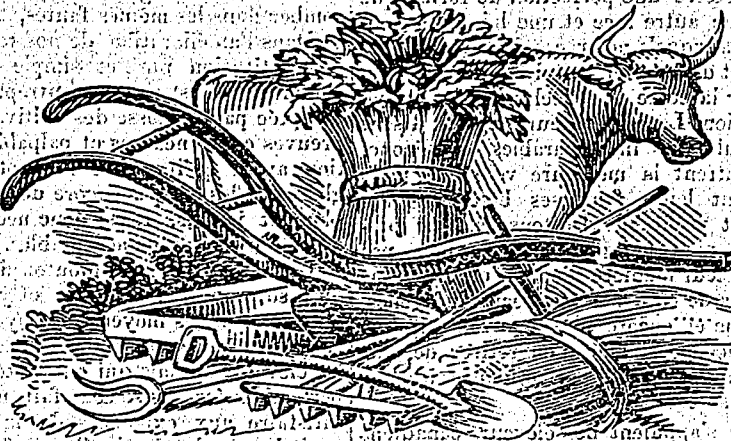


GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis.

ABONNEMENT :
 \$1:00, payée invariablement d'avance.
 L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.
 On ne s'abonne pas pour moins d'un an.
 Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.



ANNONCES :
 le insertion: 10 cts. la ligne
 2e " " etc.: 13 cts.
 Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui desirer s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

Des bêtes à laine (Suite)

PRINCIPES SPÉCIAUX DE L'AMÉLIORATION DE L'ESPÈCE OVINE.

Le mouton canadien, comme toutes nos autres espèces animales domestiques, a besoin d'être amélioré afin d'en rendre l'exploitation plus lucrative. C'est même, avec le porc, l'espèce qui demande le plus impérieusement cette amélioration.

Les bêtes à laines, si productives lorsqu'elles sont entretenues avec soin, ont été pendant longtemps traitées en véritables bêtes de rebut; et de nos jours encore un certain nombre de cultivateurs ne font pas autrement. Les soins les plus nécessaires à l'entretien de leur santé et à une abondante production sont totalement négligés. On les entasse en grand nombre dans des espaces étroits, privés d'air et de lumière, rendus plus malsains par la décomposition de leur fumier qu'on laisse accumuler pendant un et quelquefois deux ans. On les nourrit l'été avec l'herbe qui croît spontanément sur les plus maigres pâturages, et l'hiver, avec des pesas et des pailles souvent avariés et de mauvaise qualité dont la quantité même fait défaut, et alors les troupeaux n'ont d'autre ressource que de fouiller sous la neige, au milieu des champs, pour y découvrir quelques brins d'herbe nécessaires à leur chétive existence. Il faut bien le reconnaître cependant, cet état de chose ne se rencontre pas chez tous les cultivateurs; mais il a été un temps où il aurait été difficile de voir des moutons tenus dans des conditions différentes. Aujourd'hui un peu de lumière a pénétré dans cette situation déplorable, et le petit nombre seul suit les anciens errements.

En général, les cultivateurs reconnaissent aujourd'hui la nécessité de changer les conditions d'entretien des bêtes à laine et d'améliorer leur hygiène en même temps que leur régime. Mais, dans le moment où ces heureux changements ont lieu, ils

éprouvent la nécessité de perfectionner également la conformation et la puissance de production des races indigènes.

Ces races indigènes, chétives, misérables, donnant des produits faibles, de mauvaise qualité et d'une valeur commerciale très-faible, mais très-rustique, et possédant la faculté de vivre dans les milieux les plus pauvres, répondent parfaitement à l'état de pauvreté du sol et à la faible production de la culture. Leur plus grand avantage et de pouvoir vivre dans ces conditions si défavorables, de s'être identifiées avec elles et de n'en pas disparaître entièrement, même en dépit des plus mauvaises chances.

Aussitôt que ces conditions subissent quelques améliorations, leur avantage se détruit de lui-même; elles ne peuvent plus payer la meilleure alimentation et l'entretien plus soigné qu'on leur accorde; elles donnent, il est vrai, une augmentation de produits, mais cette augmentation n'est pas en rapport avec le perfectionnement réalisé dans la manière de les traiter. Cette infériorité des races rustiques force les cultivateurs qui ont amélioré leurs procédés culturaux à perfectionner aussi leur bétail. Ceux mêmes qui tiennent les plus à ces races et qui n'admettent pas, dans les commencements, la nécessité de leur amélioration arrivent peu à peu à modifier leur première manière de voir et à accepter le perfectionnement de leur bétail, comme le seul moyen de rendre leur entretien lucratif.

Il est admis partout que le perfectionnement du bétail, qui n'est pas accompagné de celui de l'alimentation et des soins auxquels il était soumis auparavant, est une des fautes les plus graves qu'un éleveur puisse faire, et que cette faute a toujours des conséquences funestes sur les succès de la culture. La faute est aussi grave lorsqu'on améliore l'alimentation et les soins et qu'on laisse le bétail avec tous ses anciens défauts. Ces deux genres d'amélioration doivent marcher ensemble: les soins de toutes sortes que l'on donne aux animaux de ferme doivent être perfectionnés; mais, en même temps, ces animaux doivent perdre leurs anciens défauts et acquérir des qualités nouvelles. Cette marche est la plus rationnelle que puisse suivre l'homme qui s'occupe sérieusement d'agriculture et qui entreprend une